

Pages blanches

Soudain, le battement se fit entendre, le choc si lourd qu'il me réveilla presque. Pourtant je ne sommeillais pas. Progressivement, mon environnement me parvenait à nouveau. D'abord le vent : ses rafales stridentes perçant au travers du noyer agressaient mes oreilles et le reste de mon corps emmitoufflé d'une couverture. Le volet se cognait à répétition contre les planches et la vitre, victime du tumulte comme si le froid cherchait désespérément à envahir mon habitat. Lorsque les chocs et le vent se taisaient, c'est le faible craquement des buches au cœur du feu qui parvenait à mes oreilles. Je les sentais faiblir, le silence approchait.

Mes paupières restaient ouvertes, mes yeux éteints. Ce lourd battement qui animait peu à peu mes os permit finalement à mes iris de s'allumer. Avachi dans mon fauteuil, le dos cambré, les bras ballants et le cou incliné, je gisais. Le chalet était petit. La pièce me faisant office de bureau n'était guère décorée. Aucun tableau n'embellissait les murs. Nulle plante aux délicieux arômes n'embrassait mes narines. L'unique objet de plaisir y figurant était un vieux tourne-disque hérité de mon père que j'avais cru bon d'amener malgré son dysfonctionnement.

Perçant au travers du chaos à l'autre bout de la pièce, il était là. La source de tous mes maux et plaisirs gisait contre une étagère tordue. Je lui avais donné beaucoup de noms : grimoire, manuscrit, bible avais-je même osé. C'était mon livre, le recueil de toutes mes créations depuis plus de cinquante ans. Sa vision perturbait déjà mes sens, je sentais monter la nausée et trembler mes mains. Mais que faisait-il si loin de ma plume ? Le miroir habituellement présent sur mon bureau se trouvait à mes pieds. Une large fissure le traversait diagonalement de part en part. Je le reposais sur la table et fixait un instant mon reflet : le visage d'un vieil homme victime du temps, guillotiné par le verre. L'obscurité m'entourait. Au coin de la pièce, ma réserve de bois ne comptait plus que deux buches. Les flammes m'avaient quitté depuis si longtemps, de vives cendres incandescentes toussaient désespérément à la recherche de combustible.

J'ancrais mes talons fermement sur le parquet et poussais sur mes genoux. Des grimaces familières trahissaient mon corps perclus de douleurs. Les grandes inspirations que nécessitaient ces efforts semblaient chaque fois échouer, comme si je n'étais entouré que de vide ou de fumée. J'étais finalement debout, la main serrée sur le cœur que le gel ne quittait jamais. J'arrivais chancelant, saisis les dernières buches que j'avais en réserve et les disposais dans l'âtre. Une bouffée de chaleur bienveillante me parvint alors que les flammes renaissaient. Je parcourus péniblement le reste de la pièce afin de saisir le livre que j'avais jeté si loin. Encore un excès de colère... Sans doute le plus grand j'avais pu vivre depuis mon arrivée dans ce chalet il y a déjà trois jours. Je le calais sous mon bras et retournais vers mon bureau, l'y reposant. Mon grimoire rayonnait à nouveau. J'époussetais à plusieurs reprises sa couverture, exposais son intérieur et restais coi devant son aura. Un teint brûlant orangé sublimait le parchemin qu'animaient les flammes tout juste ravivées derrière moi. J'étais rêveur, je connaissais pourtant la raison qui avait donné à mes muscles atrophiés la force de l'expédier loin de moi. Je savais ce que je devais faire, mais ne le voulais pas. L'échec me poursuivait depuis trois jours, mon esprit brisé vers ses derniers retranchements me fit agir instinctivement et refermer le livre exposant sa couverture. Je la saisis et l'ouvris pour découvrir la première page.

À ma surprise, ce ne furent des lettres ni des mots qui m'accueillirent dans cet ouvrage, mais bel et bien des notes. À leur contact, un visage m'apparaissait. Les traits détendus, le sourire étincelant, les yeux clos. La fierté de ma mère devant ma musique. Son enthousiasme démesuré me poussant toujours à continuer. Un souvenir aussi lointain que douloureux. Je fus jadis musicien, si on peut me définir ainsi puisque jamais ne l'ai-je été reconnu. Mais je jouais et créais la musique avec une passion certaine. J'ai toujours vu au travers des notes un langage bien plus profond, subtil et riche que n'importe quel mot des langues que j'avais apprises. Il vivait dans la mélodie un pouvoir qui m'était tout aussi intime qu'étranger tant il me touchait sans que je ne pusse jamais le saisir. Quelle douleur que de subir les larmes d'une composition de génie caressant et frappant simultanément mon visage... Devant les talents que j'admirais, je me voyais mortel face aux déités antiques.

Une trentaine de pages musicales introduisaient le manuscrit : mélodies, rythmes, chants et poèmes. J'avais dédié une dizaine d'années de ma jeunesse à la musique, tiraillé de doutes et d'espoirs. Les racines de papier déchiré vinrent interrompre le concert. Sur la page qui la précédait, une mélodie solitaire dansait entre les lignes telle un oiseau volant contre le vent. Je la voyais et l'entendais, l'écoutais résonner dans mon crâne comme tant de fois auparavant. Après avoir été rejetée par mon père, ma mère fut victime de dépression et devint de ces gens qui ne vivent que par procuration. Plus précisément, de ma musique. Après de moi lorsque je composais que je chantais ou écrivais. Sa présence et mes notes s'étaient fusionnées jusqu'à la création d'une interdépendance. Elle seule croyait en moi, jusqu'à ce que je perdisse moi-même la foi. C'était elle... Cette mélodie sur laquelle je ne pus trouver les mots ni les accords. Le premier morceau incomplet qui tritura mon âme et empoisonna celle de mon unique auditrice. Celui qui m'ôta la musique, qui m'ôta ma mère. Je n'avais le souvenir du contenu de cette page arrachée, je me souviens pourtant que la veille, ma mère s'était suicidée. C'est cette nuit-là que j'ai brisé le tourne-disque de mon père, je ne pus dormir pendant plusieurs jours. Après cet événement, j'ai cessé de faire de la musique, presque même d'en écouter.

La chaleur avait assoupli ma chair. Je sentais mes muscles se ramollir et mes paupières se fermer. Pourquoi étais-je réveillé ? Je clignais des yeux pour la première fois depuis des jours, semblait-il. Je me souvenais d'un son. Un son lourd et régulier. Un son qui parcourait tout mon corps avec douleur. Un son qui m'évoquait mélancolie et effroi. Je tournais une page vierge.

Mes premiers écrits en littérature dans toute leur maladresse et inconstance m'apparaissaient. Après la mort de ma mère, je me retrouvais quelque temps à vivre chez mon paternel. Il était assez évident que nous ne nous entendions pas, nous reprochant l'un à l'autre nos malheurs. C'est chez lui que j'ai commencé à écrire. Jamais il n'a cru en moi et c'est pour cette raison que j'ai continué. Régulièrement me rappelait-il à la réalité, je devais travailler ou partir. C'est ce que je fis après six mois de mésentente. Avec les quelques économies que j'avais rassemblées, je pris la route dans l'espoir de trouver sans savoir ce que cherchais. Un mois et demi me fit traverser les terres... C'est finalement en Allemagne que je trouvais ma place. J'y obtins le poste de garde-chasse dans une large forêt perdue à l'Est du pays. La solitude, un vieux chalet et le froid mordant furent mes uniques compagnons durant les vingt-sept années que j'y vécus. Vingt-sept années, loin de tout, à écrire et méditer entre les arbres et la neige. Peut-on dire que je fus écrivain ? J'aurais voulu qu'on le puisse. C'est cet objectif qui m'habitait alors jour et nuit, du printemps à l'hiver. Réaliser une œuvre si grandiose que même moi, mon père ou le monde entier seraient obligés de reconnaître. Des écrits, mon manuscrit en était rempli. Des œuvres, aucune. Je tournais les pages allant d'histoire en histoire, aucune n'était complète. Être capable d'achever ses œuvres, c'était cela qui séparait le simple rêveur du véritable auteur : avoir les tripes d'abattre la hache sur sa création, voir sa tête tomber et accepter que plus rien ne put être fait après cela.

Le battement me revint. Une fois de plus il me rappelait que j'existais et me sortais de ma torpeur pourtant si douce. M'étais-je endormi ? Bien sûr que non. Comment le pourrais-je...

J'en arrivais là à nouveau. J'avais passé les trois dernières heures à tourner frénétiquement les centaines de pages de mon grimoire pour revenir à mon point de départ : les dernières pages de ce livre. Depuis si longtemps je luttai contre une intarissable envie de les déchirer. Elles qui attisaient ma haine, ma jalousie et mon désarroi. Elles sur lesquelles ma plume aurait dû s'apposer si je n'avais pas reçu une lettre en provenance de France.

Mon père était tombé gravement malade et séjournait à l'hôpital. La relation que j'entretenais avec lui avait toujours été compliquée. Pourtant, régulièrement cette pensée m'habitait durant de longues nuits où le sommeil ne me trouvait pas. Serais-je capable d'en finir avant que lui n'en ait fini ? Et pourrais-je vivre avec mes regrets, sinon ? Cette interrogation était devenue ma réalité, je voyais déjà son visage éteint et pourtant toujours plein de reproches dirigé vers moi. Je voyais ce même visage d'ores et déjà allongé dans son cercueil avant de ne plus voir que les ténèbres. Je me sentais soudain alourdi, pris d'une fatigue profonde telle celle d'une semaine passée sans dormir à pester contre la lune. Les intempéries hivernales s'animaient : je ne pus réserver un trajet avant une semaine. Ce n'était pas qu'une question d'attente, c'était un compte à rebours.

Jours et nuits n'étaient destinés qu'à l'achèvement de mon œuvre. Je ne patrouillais plus et ne mettais presque plus les pieds dehors. Ces sept jours semblèrent durer sept mois où le sommeil me fut inaccessible. Je vieillissais à vue d'œil et mon visage morbide le trahissait. En une semaine, je n'écrivis pas un mot.

J'arrivais à l'hôpital le cœur noué, tout le monde était déjà là. Ma famille, entre vieilles connaissances et étrangers. Je dus avoir l'air pathétique, car je retrouvais en chacun une moue de pitié. On m'accueillait, m'enlaçait sincèrement et commentait ma sale mine en clamant comme on était joyeux que je sois arrivé. Pourtant personne n'était joyeux. Finalement, sur le lit, mon père était allongé, les yeux mi-clos. Le nez obstrué de tubes et le corps branché de toutes parts. N'avait-il pas remarqué mon arrivée ou l'avait-il simplement ignorée ? Le voyant ainsi, je fus frappé d'une douleur profonde. Mon cœur sembla percé. Un acide y ayant mûri, des années durant, fuyait à grosses gouttes, rongéant mon organisme avec haine. Je ne pus parler que d'un murmure rauque embué des larmes bloquées contre mes iris.

« Salut papa »

Il s'était tourné vers moi, je crois qu'en cet instant nos mines affreuses nous avaient rapprochées. Elle était notre plus grand point commun : cette douleur lancinante que nous portions chacun dans notre cœur.

« Salut fils... alors... ce livre avance bien ? »

Je crois qu'il voulut esquisser un sourire. Je le pris dans mes bras avant de finalement laisser couler mon sel sur son épaule.

Il mourut deux jours plus tard. Je retrouvai sur son testament le tourne-disque brisé par ma main, une plaisanterie de mauvais goût ou un reproche amer. Suivant les conseils de la famille, je m'installais à nouveau en France, laissant tomber ce maudit projet d'auteur. Ils m'aidèrent à y trouver un travail et à vivre une vie banale en société. J'avais finalement cessé d'écrire, pourtant le poison qui éreintait mon cœur n'avait jamais disparu. Vingt ans après, c'est moi qui fus convoqué à

l'hôpital. Savoir l'intérieur de ma poitrine malade ne fut presque pas étonnant. Les médecins le furent lorsque je refusai leurs soins. Ma famille l'a probablement été lorsqu'ils ont découvert que j'avais à nouveau disparu. C'est dans ma forêt allemande que j'étais revenu. Je retrouvais ma vieille cabane qui semblait avoir été totalement abandonnée depuis. À l'approche de l'hiver, j'entamais la fermeture de mon livre. Non pour ma mère, ou mon père, mais pour moi.

Cette nuit avait duré des heures, des jours... des années peut-être. Ou m'avait-elle tenue toute ma vie ? Combien de temps avais-je repoussé le sommeil, effrayé de n'avoir fini mon histoire à temps ? J'avais si longtemps cherché dans ce livre une histoire. L'histoire dont je serais fier, celle que je jugerais assez bonne. Je ne l'ai jamais trouvée, pas plus aujourd'hui qu'hier. Cependant, alors que l'ombre surplombait progressivement les flammes et que le froid serrait mon corps, c'en est une autre que je découvris. Celle qui comptait vraiment, qui aurait dû compter à mes yeux : mon histoire. Au travers de ces pages qu'avait accompagnées ma vie durant tant d'années, je la voyais défiler. Toutes ces tentatives incomplètes, ces frustrations artistiques, ces souvenirs douloureux. Ce livre dans lequel je cherchais l'œuvre de ma vie l'était lui-même devenu. Alors que cette évidence s'imprégnait dans mon esprit, la chaleur me revenait. Les couleurs plus vives, ma plume limpide comme à son premier jour. Il ne restait plus qu'une chose à faire. D'un geste tremblant, je saisis ma plume et rendais vie à sa pointe asséchée avant de l'apposer sur le papier jauni. Le battement s'accélérait alors que les lettres jaillirent de ma main spontanément :

FIN.

J'étais exténué et assourdi, chaque coup résonnant dans mon crâne, son allure ralentissant. Le froid l'avait emporté, les flammes éteintes, les cendres étouffées. Ma plume m'échappait s'effondrant sur la page en y apposant un dernier point d'encre. Le dernier point qui manquait à ma vie, celui que le courage ne m'avait jamais permis de poser.

Je n'entendais plus le vent, la pendule, ou même le battement. Tout avait cessé. Seule la douleur perçant ma poitrine subsistait comme figée dans le temps. D'un point final, mon cœur se fit entendre une dernière fois. Les mains crispées sur mon torse, le visage tordu contre les pages. Je pus enfin m'endormir.